

La philosophie : souci d'un pauvre d'esprit...

La philosophie est d'abord un constat : *du déjà-là existe*. Ce constat incite à un questionnement : *qu'en est-il de ce déjà-là ?* Le fait même d'un tel questionnement pose problème : *pourquoi m'interrogé-je sur ce déjà-là ?* Certes, à propos de Dieu, nous connaissons la réponse de Pascal : « Tu ne me chercherais pas si tu ne m'avais déjà trouvé ». Mais nous pouvons appliquer ce type de réponse à n'importe quelle chimère. Alors qu'en est-il de notre *imagination* qui nous permet d'envisager, c'est-à-dire de donner un visage, à du *possible* ? Car, même s'il s'agit d'extrapolations anthropomorphiques, comment se fait-il qu'elles nous conduisent à la limite, ou la frontière, *d'une altérité radicale mais pensable* sans pouvoir être connue (problématique kantienne par excellence) ? Quelle est la part de *l'illusion* et quelle est celle du *mystère*, si mystère il y a ? C'est peut-être simple *énigme* pour la police de notre esprit. C'est pourquoi les philosophes ont toujours été exposés à un redoutable dilemme : *l'enquête logique*, avec les sciences à la rescousse, ou *l'aventure mystique* ? Dans les deux cas de figure, notre *Raison* est invoquée : *source et juge de nos interprétations*.

L'histoire de la philosophie est l'histoire de conflits d'interprétations, pour reprendre un titre de Ricœur, interprétations prétendant à une *rationalité argumentative*. Mais il est un seuil, ou une borne, récurrent/e : un *indémontrable* pressenti, cru, imaginé voire pensé est-il voué au néant ? La *science* ne peut pas rendre compte de l'origine ni d'une transcendance éventuelle. Les *religions* apportent leurs réponses respectives alternatives. Mais la philosophie n'est ni science ni religion. Et elle résiste, ou, plutôt, elle questionne « *ce* » *qui résiste*. Heureusement ! Car sans elle, nous serions réduits à choisir entre l'hypothétique et le dogmatisme. Oh, on peut très bien vivre avec l'un ou l'autre ou les deux.

Alors pourquoi philosopher ? A quoi cela sert-il ? A tout comprendre ? Ce serait comique. A attendre LA réponse ? Ce serait tragique. A « ne pas mourir idiot » ? Ce serait tragi-comique. A ne pas se contenter d'un déjà-là, habillé par telle ou telle idéologie d'un réalisme confinant au fatalisme et à la soumission ? C'est peut-être essentiel. Qu'est-ce qui est en « jeu » au bout du compte ? Notre *liberté* par rapport au monde dans lequel nous vivons, avec ses marchands de sens qui veillent sur nos errances. La philosophie est *une école de libération critique* par rapport aux miroirs économiques et médiatiques, déformants et attractifs, aux miradors politiques, que des marionnettistes intéressés et leurs sentinelles braquent sur nous afin d'obtenir notre « servitude volontaire » selon l'expression de La Boétie.

Certes, l'histoire de la philosophie est chargée de *systèmes* explicatifs dont l'ambition est de rendre compte de la condition humaine, de son rapport au monde, aux dieux et à l'histoire. Cela a commencé avec Platon, disciple de Socrate, qui a élaboré une théorie des Idées en mettant en scène son maître. Mais Socrate, berger de la vérité, en transhumance dans les champs d'évidences des sophistes, tels Protagoras ou Gorgias, dialoguait, interrogeait les évidences supposées acquises par ces maîtres à penser, sans prétendre à une réponse définitive. « Je sais que je ne sais rien », ce qui n'est pas rien car pour ce faire encore convient-il de « savoir » ce qu'il en est du savoir et du non savoir : *pauvre d'esprit*, au sens où, prétextant son ignorance, il préférerait ce que Montaigne appellera « une tête bien faite » par opposition à « une tête bien pleine ». Mais *l'esprit humble* est ce qui permet d'être en recherche, en mouvement, par rapport aux esprits érudits, lourds de leurs certitudes, immobiles et sclérosés, dans la répétition du même, sans la moindre place pour un doute et la curiosité créative qu'il fonde. Socrate ne cherchait pas la faille d'un adversaire, mais travaillait la pâte même de la pensée lorsqu'elle s'installe facilement dans des vérités apparentes. Il mettait le *confort* d'un savoir paresseux ou orgueilleux à l'épreuve de *l'effort* de

la pensée véritable qui teste les fondations de ses édifices trop vite présomptueux. Il reste emblématique de la volonté d'apprendre par soi-même, dans la confrontation avec autrui, mais sans se laisser séduire par l'opinion majoritaire ni par les déclamations d'experts autoproclamés. La philosophie, de son point de vue, est *l'école de la pensée qui refuse les moutons comme les idoles*. On ne pense pas par mimétisme, mais dans un *labour* permanent pour devenir, sans jamais y parvenir entièrement, maître de soi. Le labour sans la peur, le voyage sans mirages, telle est l'exigence pour s'élever du *précepte* acquis au *concept* conquis. Tout maître est un perpétuel élève, sinon il devient un gourou.

C'est pourquoi, en ce sens, *la philosophie est l'essence même de l'école* : pourquoi sa place est-elle sans cesse remise en question ? Et la remplacer par des débats d'opinions (quand ce n'est pas de préjugés), supposés propédeutiques aux apprentissages, est un leurre : l'indispensable *médiation* du *professeur*, qui suscite le *questionnement*, est ou risque d'être occultée au bénéfice de réponses toutes faites à des questions que l'élève ne se pose pas. Si l'école n'est pas philosophique dans ses finalités et dans son fonctionnement, alors elle devient servante et servile. Il ne s'agit pas d'enseigner la philosophie partout et n'importe comment ni de transposer la classe terminale de lycée en école maternelle : un tel impérialisme débridé serait contraire à cette ébauche de réflexion. Il s'agit d'avoir *un souci philosophique* quant aux objectifs visés, aux méthodes employées, à la qualité de la relation pédagogique avec les élèves ou les étudiants. On me souffle : « Mais vous enfoncez des portes ouvertes ! C'est déjà le cas ! ». Ah ?! Comme un philosophe est rétif à « l'évidence » !...

Gérard GUILLOT

15 novembre 2007